



NOÉMIE GUEDJ, FLORENCIA CANO LANZA, JÉRÉMIE LE LOUËT, ANTHONY COURRET ET HUGO DILLON © GRÉGORIE LIÉNARD

PAS TOUS LES JOURS VINGT ANS...

Ils sont sept, ont de vingt à vingt-six ans, se sont rencontrés au Cours Florent, ont fondé la Compagnie des Dramaticules en 2002, axent leur recherche théâtrale sur « le décalage, les variations de cadences et la musicalité de l'acteur ». Pour leurs débuts dans la cour des grands, ils ont choisi de monter *Macbett*, l'une des dernières pièces de Ionesco (écrite en 1972). Sur les pas du dramaturge d'origine roumaine qui revisite avec insolence l'œuvre de Shakespeare, les jeunes comédiens n'hésitent pas, eux-mêmes, à s'appropriier librement le texte de Ionesco. Si ce premier fruit reste un peu vert, il laisse cependant espérer de futures récoltes plus abouties.

Au *Macbeth* dramatique et solennel du théâtre élisabéthain, Ionesco substitue un *Macbett* grotesque et bouffon. Reprenant l'histoire mythique du célèbre personnage shakespearien, il transforme le royaume d'Écosse en principauté, parsème son texte d'allusions contemporaines et pousse la fine mécanique de l'œuvre originelle vers une tragi-comédie tricotée d'absurde et de rapports radicalisés.

Soif de pouvoir, de gloire et de richesse. Vanité. Jalousie. Destinées tragiques. Mort. Tout comme le dramaturge anglais, l'auteur de la *Cantatrice chauve* « soulève le couvercle de la boîte aux ambitions » et place l'âme humaine face au miroir de ses pires tentations. Aussi, suffit-il que *Macbett* et Banco, anciens meilleurs amis du monde, croisent chacun le chemin de sorcières dévoilant leur avenir pour que méfiance et calculs opacifient leur relation, que les valeureux et loyaux généraux qu'ils étaient se muent en esprits torves et machiavéliques.

Comme souvent chez Ionesco, le rire est l'expression d'un pessimisme profond. Tout va pour le moins dans le pire des mondes. Car dans cette principauté de pacotilles, c'est *Macbett*, le plus cruel, le plus implacable, le plus basement prêt à tout pour parvenir à ses fins qui décroche le pouvoir. Il confirme ainsi les prédictions des prophétesses, sans se douter qu'elles se réaliseront toutes, sans exception.

Florencia Cano-Lanza. Noémie Guedj. Julien Buchy. Anthony Courret. Hugo Dillon. Laurent Papot. Jérémie Le Louët, qui les accompagne et signe la mise en scène. Tous ces jeunes-là font preuve de fraîcheur, d'un beau dynamisme, d'une évidente envie de bien faire, d'un regard pertinent sur le théâtre. Ils mettent en œuvre un foisonnement d'idées, ne se contentent pas de monter sur scène en proférant un texte, se posent des questions sur leur métier, sur la pièce qu'ils ont choisie d'investir.

« Comment être dans l'extrémité des sentiments en évitant l'écueil de la parodie ? Comment rendre compte du grotesque et du sublime sans glisser vers le burlesque et le pathos ? Comment contourner le jeu psychologique et la sensiblerie sans être dans un jeu distancié ? » Voici quelques-unes des problématiques auxquelles Jérémie Le Louët s'est colleté à travers sa mise en scène. Mettant à nu les artifices de la représentation théâtrale, il ouvre les coulisses aux regards des spectateurs, délimite un espace de jeu sans séparation avec l'arrière-scène. Ainsi, certains éléments de machinerie, projecteurs, portemanteaux, costumes, exécutions de bruitages, comédiens patientant entre deux scènes apparaissent, prenant de fait part au spectacle.

Théâtralisation du théâtre, représentation de la représentation, le travail des Dramaticules accentue l'irrévérence dont Ionesco a fait preuve vis-à-vis de Shakespeare, démythifiant l'art dramatique comme l'auteur démythifie *Macbeth*. Ici, il n'est pas question de prétendre à la justesse, au réalisme. Bien au contraire. La jeune troupe a développé une sorte d'esthétique du toc, du faux, du factice. Les épées rejoignent leur fourreau dans un plat silence de plastique, des comédiens interprétant successivement plusieurs rôles simulent des sorties de scène pour sitôt revenir au centre de l'action...

On pourra cependant regretter que Jérémie Le Louët et ses camarades ne soient pas allés jusqu'au bout de leurs partis pris, n'aient pas donné une plus grande cohérence à un *Macbeth* qui part un peu dans tous les sens. Dans la fougue de leurs vingt ans, ils semblent avoir donné corps à toutes leurs envies, toutes leurs ambitions, jouant abondamment sur des effets de décalage et de rupture. Au risque de laisser se neutraliser certaines propositions de mise en scène antagonistes.

Ainsi, le sur-jeu s'oppose parfois au non-jeu, les changements à vue à des noirs inopportuns, la disparition de certains comédiens hors de scène à la préparation d'autres sous nos yeux...

Mais les intentions sont bonnes et la vitalité inventive que déploient les sept comédiens sur scène force véritablement la sympathie. Faisons le pari que dans très peu de temps, leur présence aura fini de s'étoffer, qu'ils auront réussi à canaliser l'énergie qui est la leur.

À suivre...

MANUEL PIOLAT SOLEYMAT - THEATREONLINE.COM - MAI 2005